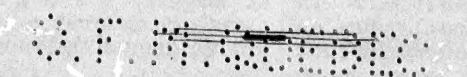
L'ITALIE

SES BEAUTÉS

ET

SES SOUVENIRS.



Le 3 novembre de la présente année mil huit cent quatre-vingt, M. Ph. Landry, député de Montmagny à la chambre des Communes du Canada, donnait, sous les auspices du Cercle Catholique de Québec, à huit heures p. m., une conférence sur " L'Italie et ses beautés."

Un auditoire d'élite, ce que Québec compte de plus intelligent, était venu entendre le jeune conférencier. Mgr E. A. Taschereau, archevêque de Québec, occupait le fauteuil d'honneur, et entouré d'un nombreux clergé, il présidait cette brillante réunion.

Le Vice-Président du Cercle Catholique, Monsieur Elzéar Déry, recorder de la cité, en l'absence du président, Monsieur le chevalier Vincelette, présenta Monsieur Ph. Landry à l'assemblée, qui l'accueillit par de chaleureux applaudissements.

L'ITALIE

SES BEAUTÉS ET SES SOUVENIRS.

Monseigneur, (1)

Mesdames et Messieurs,

Dans les premiers jours de 1796 arrivait au camp de l'armée des Alpes, près de Nice, un jeune homme encore inconnu. Le Directoire venait d'en faire un général, et général en chef à l'âge de vingt six ans, Bonaparte allait commencer cette immortelle campagne d'Italie qui fut pour lui le premier laurier de sa couronne consulaire, le premier échelon au trône alors inoccupé de Charlemagne et de saint Louis.

« Soldats, s'écrie t-il à ses compa-
« gnons d'armes, je vais vous con-
« duire dans les plus fertiles plaines
« du monde ; vous y trouverez de
« grandes villes, de riches provinces ;
« vous y trouverez honneur, gloire
« et richesses. »

Que ne puis-je, Mesdames et Messieurs, vous tenir semblable langage et faire briller à vos yeux promesses aussi séduisantes ? Et cependant nous allons les traverser ces plaines les plus fertiles du monde, nous allons les revoir ces opulentes cités, ces riches provinces, et qu'y trouverons-nous ? Honneur, gloire, richesses ? A d'autres, aux soldats de la première république, aux conquérants de l'Europe ces dépouilles ensanglantées, ce riche butin que des milliers de vies ont payé, cet honneur, cette gloire, feux-follets dont la tremblante auréole s'élève, le soir, au-dessus d'un champ de carnage pour se dissiper sans retour au premier souffle de la brise matinale. Mais à nous la véritable Italie, l'Italie que les poètes ont chantée, que les beaux-arts ont ennoblie, que le sang des martys a fécondée. Du sommet du Mont Blanc jusqu'au cap Portio di Palo, à l'extrémité de la Sicile, elle nous offre, dans cette étendue de 780 milles, allié à ce que la main de Dieu a fait pour son embellissement naturel tout ce que le génie de l'homme a pu créer, monuments superbes, que la peinture, la sculpture, l'architecture ont semés à profusion sur cette terre classique des beaux-arts. Et comme si cette union intime des beautés naturelles et des beautés artistiques ne suffisait point à sa gloire et à notre admiration, voilà que du sable de ses rivages, du fond de ses cavernes, du sommet de ses monts sourcilleux, des fissures de son sol, de toutes les pierres de ses monuments, l'Italie laisse échapper tout un monde de souvenirs. Souvenirs païens, souvenirs chrétiens : ils sont là. Trente siècles les ont entassés les uns audessus des autres.

« Viendra un jour, avait chanté
« le poëte de Mantoue, viendra un
« jour où dans les champs de la
« Thessalie et de l'Hémus, le labou-
« reur en ouvrant la terre avec le
« soc de la charrue, rencontrera des
« dards rongés par la rouille, ou, de
« son pesant rateau, heurtera des
« casques vides et contemplera avec
« effroi, dans les tombeaux entr'ou-
« verts, de gigantesques ossements.
(Georgiques Liv. I.—Vers 493.)

---

(1) Monseigneur E. A. Taschereau, archevêque de Québec.

Depuis longtemps déjà s'est réalisée cette prophétie de Virgile et trois siècles de persécutions, en creusant les catacombes, ont ajouté aux dépouilles du guerrier romain les restes sacrés des soldats du Christ.

Telle m'est apparue l'Italie et telle j'aurais voulu vous la montrer ce soir sous le double aspect de ses beautés et de ses souvenirs. Mais les développements qu'il m'a fallu donner à la première partie de cette conférence et l'extension non moins considérable que réclame la seconde, m'ont obligé de diviser mon travail : je ne pourrai vous parler que des beautés de l'Italie.

Pour saisir dans leur ensemble tous les détails d'un si magnifique tableau, il ne faut rien moins que vos brillantes intelligences. Elles suppléeront aux qualités que demandent du conférencier et la grandeur du sujet et la composition de cet auditoire d'élite. Dois-je ajouter que si je ne demande pas votre bienveillance c'est uniquement parceque je sais qu'elle m'est acquise. Bienveillance et charité sont sœurs et en ne convoquant ici que des âmes charitables, le Cercle Catholique ne pouvait me donner meilleure assurance d'y trouver un bienveillant auditoire.

I

1°. BEAUTÉS NATURELLES.

Traverser de vastes plaines, gravir les flancs escarpés des montagnes, fouler sous un soleil de juillet les éternelles neiges de leurs cîmes altières ou s'approcher, la nuit, de leurs cratères en feu, descendre dans les vallons, pénétrer dans les noires cavernes, dans les grottes merveilleuses, voguer sur les lacs, suivre le cours des rivières, admirer les bruyantes cascades, se perdre dans les allées ombreuses des grands bois, écouter dans le lointain les puissantes voix de la mer, lorsque les vents creusent la vague, la soulèvent et la brisent contre les falaises de la côte, marcher sur la plage déserte, cotoyer les bords escarpés, bref, visiter un pays et le visiter dans tous les détails que je viens d'énumérer :

" Voilà ce qu'il faut faire pour être "

capable d'en parler sciemment. C'est aussi un peu ce que nous avons fait. Je n'ai pas toutefois la prétention de vous décrire en détail toutes les beautés naturelles que nous présente l'Italie. Il me suffira, je crois, de vous faire part des impressions qu'ont fait naître en moi la vue et la contemplation de ce qu'on est convenu d'appeler les *merveilles* de cette contrée.

La plus étonnant, au témoignage même de tous les Italiens, c'est la baie de Naples. Le pano- » rama de Naples est le plus magni- » fique de l'Europe, dit l'auteur des » Trois Rome, et il serait le plus » beau du monde si celui de Cons- » tantinople ne lui était supérieur. » C'est évidemment vouloir ignorer les incomparables panoramas du Nouveau-Monde. Après avoir donné une très jolie description des beautés que contemple l'œil du voyageur du sommet élevé du Couvent des Camaldules, situé au nord de Naples et dominant la ville : « Ajoutez à » tout cela, dit Mgr Gaume, un ciel « d'une magnificence peut-être « unique au monde ; puis, si vous « êtes artiste saisissez vos pinceaux « et bientôt vous les briserez de dé- » sespoir. »

A ce compte là on pourrait facilement expliquer la rareté des artistes peintres dans notre pays : en face des merveilleuses beautés qu'une

nature prodigue étale chaque jour et partout à leurs regards, de désespoir ils brisent leurs pinceaux avant de pouvoir s'en servir.

Mais quel est à Naples ce panorama splendide qui fait de l'ancienne Parthénope la plus belle place du vieux monde ? Il était quatre heures de l'après-midi, le 7 juillet dernier, lorsque nous arrivâmes, mon père et moi, à l'*albergo di Roma, Strada Santa Lucia* (hôtel de Rome, rue Ste-Lucie.) Nous eûmes une chambre avec balcon qui donnait sur la baie de Naples. Je la vois encore cette baie enchanteresse qui étend devant nous sa nappe azurée et dont les ondes mollement soulevées par la brise du soir viennent mollement aussi soupirer au pied du roc leur plaintif et éternel murmure. Voulez-vous la connaître dans tous les détails de sa ravissante beauté ? Rien de plus facile. La nature nous offre tout autour de notre ville un spectacle non moins enchanteur. Allons un instant sur la terrasse Frontenac, tournons l'aiguille du compas d'un quart de cercle vers l'ouest et supposons que le Nord soit désormais à à Québec, le Sud à St-Joseph de Levis, l'Est à Beauport. Reculez l'Ile d'Orléans jusqu'à St-Michel; soudez la au Château Richer ; faites disparaître St-Joseph et Beaumont, St Charles et St-Michel : que ce soit là la mer immense, à perte de vue. Supprimez la ville de Lévis jusqu'à la station de St-Henri et toute cette partie de St-Romuald et de St-Henri qui se trouve sur la rive droite de la rivière Etchemin. Barrez le fleuve entre St-Romuald et Sillery, agrandissez enfin le port de Québec en lui donnant ainsi un diamètre de cinq lieues. Et maintenant aplanissez cette rive nord qui court de Québec au Château Richer ; qu'elle s'incline et descende en une douce pente jusqu'au niveau de notre grand fleuve ; comblez cette large et profonde échancrure que l'on voit là bas, à gauche, et où tombent, d'une hauteur de 240 pieds, blanches d'écume, les frémissantes ondes de la belle rivière Montmorency.

Debout sur la terrasse, nous pouvons maintenant contempler le joli spectacle qui s'offre à notre vue : c'est celui de Naples et des pays qui l'encadrent.

A notre gauche, un chemin suit les contours du rivage, traverse la partie est de la ville et continue à Portici (la Canardière), puis à Résina (Beauport) bâtie audessus de l'ancienne ville d'Herculanum qu'une couche de lave épaisse de 70 pieds dérobe à nos regards. Là (entre l'église de Beauport et les chûtes Montmorency), nous sommes au pied du Vésuve dont le cratère lance vers le ciel, pendant le jour, une épaisse colonne de fumée, et qui le soir couronne son sommet d'une gerbe lumineuse, en même temps qu'il vomit sa brûlante lave qui trace sur son flanc un sillon phosphorescent. Plus loin, en suivant toujours la circonférence de gauche à droite, nous arrivons à Pompéï (l'Ange Gardien), Pompéï que les cendres incandescentes du Vésuve ont engloutie en l'an 79 de l'ère chrétienne et qui, depuis cette époque, est restée pendant dix-huit siècles enfouie dans son linceul, étouffée dans ce lugubre manteau que lui jeta la main du Dieu courroucé mais qui aujourd'hui sort lentement de terre pour montrer à nos regards étonnés cette vieille civilisation et cette profonde corruption du peuple romain aux premiers jours de sa décadence. Plus loin encore (au Château Richer), c'est Castellamare, qui a pris la place de l'ancienne Stabiæ, détruite en même temps que Pompéï. Puis vient Sorrente (St-Jean Ile d'Orléans), la patrie du Tasse, bâtie sur une haute falaise et qui termine cette première partie de la circonférence. Un peu à droite de Sorrente, dont elle est séparée par la mer (entre St Jean et St-Michel) et en face de Naples à l'autre extrémité du diamètre de cinq lieues, s'élance du sein des ondes et à une hauteur de 1800 pieds, la charmante et fameuse île de Capri. Sur sa pointe orientale, Tibère avait fait construire son célèbre palais ; dans les flancs de ses âpres falaises, sans effort aucun, Dieu a creusé une

grotte plus jolie que le palais de l'empereur romain : c'est la grotte d'Azur.

Si l'on jette maintenant ses regards à droite, si l'on parcourt de droite à gauche l'autre partie de la circonférence que forme la baie de Naples, on a tout d'abord le quai et la promenade de la Chiaja. Située sur les bords de la mer, plantée de chênes et de palmiers, ornée de statues, éclairée le soir de mille feux (grâce à l'entente parfaite qui existe entre la corporation et la compagnie du gaz), fréquentée par un peuple innombrable, la Chiaja est la promenade favorite des Napolitains qui vont y entendre, le soir, les suaves harmonies d'une musique militaire et respirer à pleins poumons l'air frais de la mer. Au delà de cette promenade est le promotoire de Pausilippe (Sillery), célèbre par son tunnel de 2,300 pieds pratiqué au temps d'Auguste. Audessus de ce tunnel et près de son ouverture est le tombeau de Virgile. C'est là que le poëte romain a composé ses Eglogues et ses Géorgiques ; c'est là que suivant son désir, ont été déposées les cendres du cygne de Mantoue.

De Pausilippe à Pouzzoles (de Sillery à la station St-Henri, sur l'Intercolonial), on traverse un terrain volcanique ; d'abord Bagnoli, ancien cratère de volcan, puis le lac Agnano qui occupe lui-même la place d'un volcan éteint, puis Pisciarelli avec ses eaux thermales à 55°, enfin Solfatara, dont le sol tremblant sous les pas du voyageur, laisse échapper des fumeroles qui dans la nuit noire se transforment en lueurs étranges !

Après Pouzzoles, petite ville de quinze mille âmes, vient le cap bien connu de Misène, près duquel Lucullus, Auguste, Néron, Tibère avaient de magnifiques villas. Là finit (à la station St-Henri) la terre ferme, mais faisant suite au cap de Misène, il y a les deux îles de Procida et d'Ischeria qui continuent la circonférence (entre la station St-Henri et St-Gervais) sans la terminer, car entre la dernière de ces îles et celle de Capri, il y a une distance de trois lieues ; c'est tout naturellement l'entrée de la baie de Naples.

Et maintenant à l'arrière plan de ce tableau enchanteur (entre l'église de Beauport et la chûte Montmorency, à égale distance de l'une et de l'autre, mais un peu en arrière, à deux milles environ du rivage) placez le Vésuve sur sa large base, mésurant une circonférence de sept lieues, le Vésuve, haut de 3,800 pieds et dont le sommet lance vers le ciel un jet continu de blanche fumée ; élevez jusqu'à travers les nues les pics sourcilleux des montagnes de la Campanie, inondez cette scène des plus purs rayons du soleil d'Italie, que les vents y apportent tous les parfums de la plus exubérante végétation, les senteurs embaumés des orangers en fleur, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, et pour peu que vous ayez une âme italienne, laissez sans crainte s'échapper ce cri du cœur : Vedi Napoli e poi muori !

Mais si vous restez Canadien demandez à revoir ce vieux cap Diamant où

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec a vu briller, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Il manque au panorama de Naples ce fier granit dont la masse puissante élève jusqu'aux nuages sa tête couronnée d'une inexpugnable forteresse et qui reçoit tous les jours les derniers rayons du soleil couchant.

Québec et Naples ont plus d'un point de ressemblance, vous avez du vous en convaincre vous même par la description que je vous ai faite de la ville italienne. Le panorama de Naples est peut-être plus grandiose, parce que les horizons y sont plus étendus ; celui de Québec est certainement plus joli, plus varié et surtout mieux ordonné. A Naples, c'est le Vésuve qui domine ; la ville elle-même est reléguée au second plan. Que le Vésuve s'irrite et Na-

ples tremble, car c'est la mort que vomit le volcan. Sa brûlante lave détruit les cités, engloutit les villages et coule la mort dans ces sillons où la plus luxuriante des végétations entretenait la vie.

C'est précisément là

Où Naples dort près de son onde heureuse
Le front chargé de débris et de fleurs !

Ici, c'est la vieille cité de Champlain qui domine le paysage tout entier et qui occupe dans le tableau une place que le Vésuve fait perdre à Naples. Un fleuve coule à ses pieds et comme un ruban qui se détache de la ceinture d'une jeune beauté et qui flotte au gré des vents, la petite rivière St-Charles ondoye à ses côtés, et rattache les faubourgs à la ville qu'elle sépare des pittoresques villages de la rive nord. Québec n'a pas, comme Naples, une épée de Damoclès continuellement suspendue audessus de sa tête et cependant le souffle de la brise lui apporte parfois les échos d'un lointain grondement, mais c'est le bruit de cette autre rivière qui se précipite, torrent furibond, d'une hauteur de 240 pieds. La vapeur qui s'élève audessus de l'abîme n'est pas à craindre : ne se colore-t-elle pas aux rayons du soleil de tous les feux du prisme et n'offre-t-elle pas à toute heure du jour la fidèle reproduction de cet arc céleste que Dieu donna comme signe d'alliance entre la terre et lui ? Et puis, n'avons-nous pas comme cadre au magnifique tableau que nous voyons de la terrasse Frontenac ou des bastions de la citadelle, n'avons-nous pas les cîmes variées des Laurentides, la poëtique île de Bacchus (île d'Orléans), avec ses pimpants châlets, les falaises de la côte sud avec cette ceinture de forts que les fils de Mars ont échelonnés de distance en distance sur les hauteurs de Lévis la cité rivale, pour mieux défendre la nôtre ? Et je ne mentionne ni les plaines d'Abraham, ni les délicieuses campagnes du Cap Rouge et de St-Foye, ni mille autres beautés qu'il serait trop long d'énumérer mais qui toutes vous sont connues. En vérité, je ne changerais pas Québec pour Naples ; que celle-ci présente le plus beau panorama de l'Europe : soit, *va bene !* mais du monde ? je n'en suis plus.

J'ai parlé un peu trop longuement peut-être de Naples et de sa baie si en renom : c'était mon devoir, Mesdames et Messieurs, puisqu'il s'agissait ici de la merveille par excellence de l'Italie. Avant de quitter cette vieille capitale de l'ancien royaume de Naples, laissez-moi vous proposer deux promenades que fait tout voyageur visitant ces contrées : l'ascension du Vésuve et une excursion à la grotte d'azur dans la charmante petite île de Capri.

L'ascension du Vésuve est maintenant la chose la plus facile du monde depuis qu'un chemin funiculaire vous conduit à quelques cents pas seulement de son cratère.

Nous partons d Naples à 9½ heures du soir, car il est préférable d'aller étudier le volcan, alors que son sommet se couronne d'une gerbe lumineuse et qu'il lance au milieu de la nuit noire sa colonne de flammes, de matières incandescentes, de scories chauffées au rouge blanc. Deux chevaux sur une voiture nous conduisent jusqu'à Résina, au pied du Vésuve ; là, nous ajoutons un autre cheval et nous commençons l'ascension de la montagne.

Le Vésuve, je l'ai dit, s'élève à 3,800 pieds audessus du niveau de la mer. Il se compose de deux parties parfaitement distinctes : 1o la montagne proprement dite, dont la base mesure sept lieues de circonférence et qui s'élève à une hauteur de 2,500 pieds ; 2o le cône de cendres qui s'appuye sur la montagne proprement dite et qui de cette altitude de 2,500 pieds s'élance vers le ciel jusqu'à 3,800 pieds, mésurant ainsi pour son propre compte une hauteur de 1,300 pieds. Le cône de cendres forme donc le tiers de la hauteur totale du volcan. Cette particularité est propre au Vésuve, car dans la plupart des autres volcans cette proportion entre la hauteur du cône de cendres et la hauteur totale, au lieu

d'être de 1 à 3, comme dans le cas actuel, est généralement de 1 à 10, de 1 à 15 et même de 1 à 22.

Les voitures ne gravissent que la montagne proprement dite et par un chemin qui serpente à travers les coulées de lave que les différentes éruptions ont accumulée sur les flancs du Vésuve.

Au pied de la montagne, à l'entrée du chemin, notre voiture est immédiatement entourée par une douzaine d'individus à mine plus ou moins suspecte, parlant avec une volubilité extrême, gesticulant sans relâche et brandissant de temps à autre une espèce de bâton que l'obscurité nous empêche de voir parfaitement: est-ce un tomohawk, un casse-tête quelconque ou le calumet de la paix? J'étais à me demander ce que nous voulaient ces bandits, quand soudain une vive clarté illumine la route: l'un des bâtons italiens venait de prendre feu et se transformait en torche résineuse et le bandit qui en était armé devenait un inoffensif guide, demandant de nous accompagner, nous suppliant de laisser éclairer notre chemin, à raison de 50 centimes (10 sous) pour l'excursion. *Va bene!* Dix autres flambeaux projettent immédiatement sur la montagne leur tremblottante lumière, et dix autres porteurs de torches veulent partager la bonne fortune de leur compagnon. C'est à grand peine que nous parvenons, non sans avoir employé les menaces, à nous débarrasser de cette troupe inutile.

Un peu avant d'arriver au cône de cendres on passe une auberge bien connue, celle de l'Ermitage San Salvatore, où d'ordinaire s'arrête le voyageur qui veut goûter au célèbre Lacryma Christi, nom que l'on donne au vin provenant des vignes cultivées au pied du Vésuve. Deux heures ou deux heures et quart après le départ de Résina on atteint le pied du cône de cendres où se trouve la station inférieure du chemin funiculaire.

Il nous reste encore une ascension de 1300 pieds à faire sous un angle de 50 dégrés et dans un terrain mouvant qui cède sous les pas du voyageur. C'était autrefois la plus fatigante partie du trajet et on mettait généralement ¾ d'heure ou une heure à la parcourir; mais, cette année même, sous le nom de chemin funiculaire, on a construit sur les parois du cône de cendres un véritable ascenseur, comme nous en avons un ici, à double voie, sur l'une desquelles une voiture monte au Vésuve, pendant que sur l'autre une seconde voiture en descend. Il y a cette différence entre l'ascenseur du mont Vesuve et celui de la terrasse Frontenac, c'est que ce dernier monte et descend sur deux rails tandis que celui du Vésuve ne marche que sur un rail unique, central. Ici, la chambre montante est tirée par une seule corde, attachée au centre de sa partie antérieure; là bas, deux cordes fixées aux deux extrémités de la voiture aident à la maintenir en équilibre pendant qu'elle monte ou qu'elle descend sur son rail unique.

Huit minutes au plus suffisent au trajet de la station inférieure à la supérieure. De distance en distance brille le jet resplendissant d'une lumière électrique; il y en a cinq qui se partagent ainsi l'espace entre les deux stations et deux autres au pied du cône de cendres illuminent la terrasse sur laquelle est bâtie la gare inférieure.

Le chemin funiculaire ne gravit que les trois quarts de la hauteur du cône de cendres, de sorte qu'arrivés à la station supérieure nous ne sommes pas rendus au cratère; il nous reste encore quelques cents pieds à escalader, c'est l'affaire de cinq à dix minutes.

Le cratère du Vésuve ne présente pas toujours le même aspect; chaque éruption quelque peu considérable du volcan en change naturellement la forme. En arrivant au cratère dans la nuit du 10 au 11 juillet dernier, à deux heures et vingt minutes du matin, de suite je me dirigeai vers la cheminée du volcan, plus particulièrement connue sous le nom de cône d'éruption. Des bords du cratère on voit la béante ouverture d'où s'échappent les fumées de souf-

fre, la vapeur d'eau et les cendres enflammées. Une én rme échancrure survenue dans les bords du cratère menage une ouverture jusqu'au pied du cône d'éruption. Le sol est brûlant et gronde sous nos pas, l'oreille perçoit distinctement des rumeurs étranges ; on dirait le bruit de soufflets énormes cachés dans les entrailles de la terre et mus par ces géants d'un autre âge qui entassèrent un jour Pélion sur Ossa. C'est le volcan qui respire. Ecoutons ! une sourde expiration marque le premier temps ; plus bruyante, plus rapprochée de la surface, une nouvelle expiration indique une seconde phase ; enfin, et c'est le troisième temps de ce mouvement respiratoire, une explosion éclate et du cratère en feu jaillissent les scories incandescentes. Cette troisième expiration les lance dans les airs, à une hauteur de 30 à 40 pieds, d'où elles retombent en paillettes de feu, pendant que le volcan recommence dans les profondeurs de ses abîmes le premier temps d'un nouveau mouvement respiratoire

Voilà ce que l'on voit à 3,800 pieds au dessus de l'onde azurée de la baie napolitaine. Pendant deux heures j'ai écouté ces mystérieux grondements, pendant deux heures j'ai contemplé dans une muette admiration cet étonnant spectacle, et lorsque les premières clartés de la naissante aurore me permirent de distinguer les objets environnants et de retrouver, au pied du Vésuve, les endroits où furent Herculanum, Stabiae, Pompéï, par la pensée me rapportant à dix-huit siècles en arrière, je vis le volcan dans toutes les horreurs de cette éruption gigantesque, lancer à neuf mille pieds dans les airs les jets continus d'une brûlante vapeur, des torrents de cendres, une lave dévorante, des pierres calcinées, la dévastation et la mort, et tout cela retomber en pluie de feu sur une population surprise au milieu de ses plaisirs, affolée par la peur, trouvant la mort en voulant l'éviter et périssant sous les couches amoncelées de cette pierre en fusion.

Mais voici que le soleil se lève et nous promet un beau jour. Quittons le Vésuve et profitons de ce temps magnifique pour courir à la Grotte d'Azur, située dans l'île de Capri, à l'autre extrémité de la baie de Naples. Il nous faut pour cela une mer calme que ne soulève pas le souffle des vents, car l'entrée de la grotte est si étroite et si basse qu'il devient impossible de la franchir lorsque la mer est trop agitée. C'est dans le paroi à pic qui regarde Naples que se trouve la fameuse grotte. Baissez vos têtes, étendez-vous au fond de la petite chaloupe pendant que le flot la pousse et lui fait franchir l'ouverture.

Le passage subit de la pleine lumière à la demi-obscurité qui règne dans la grotte vous empêche tout d'abord de ne pouvoir rien distinguer, mais dès que votre œil s'est habitué au nouveau milieu dans lequel vous êtes, les objets prennent une forme et la grotte vous apparait telle qu'elle est. Sa longueur est de cent cinquante pieds, sa largeur de cent pieds ; elle présente ainsi une forme elliptique. La voute s'élève à 40 pieds au-dessus de vos têtes et les flots qui bercent votre nacelle mésurent une profondeur de cinquante pieds.

Mais cela n'est rien. Ce qui caractérise la célèbre grotte et l'embellit aux yeux des voyageurs c'est cette ravissante teinte azurée que l'on y voit partout. Les flots sont complètement bleus et par un phénomène étrange, par un jeu de lumière admirable, tous les objets qu'on y plonge paraissent argentés, du moins dans leurs parties qui regardent l'ouverture de la grotte. Le bois des avirons au contact de cette eau merveilleuse devient de suite une masse d'argent. Le corps bruni des Napolitains n'échappe pas à ce curieux effet de la réflexion de la lumière pénétrant dans la grotte par l'étroite ouverture qui donne sur la mer. Pour quelques centimes un baigneur se précipite dans cette onde parfaitement bleue, bleue comme l'azur le plus foncé du ciel, et, illusion charmante, le corps du na-

geur se transforme en une statue d'argent : la partie tournée vers l'ouverture de la grotte resplendit du plus pur éclat métallique, celle qui regarde le fond de la caserne reste parfaitement sombre, presque noire, ainsi que la tête qui se trouve hors de l'eau.

C'est entre dix heures du matin et une heure de l'après-midi, alors que le soleil est à sa hauteur, que ce phénomène se reproduit avec le plus d'intensité. C'est aussi le temps que choisissent les touristes pour aller admirer cette féerie de la baie de Naples et visiter quelques autres grottes que possède l'île de Capri.

Aux jours de sa grandeur, lorsque l'antique cité fondée par Romulus commandait en souveraine et dictait des lois aux peuples qu'elle avait conquis, on voyait ses préteurs et ses consuls, ses poètes et ses empereurs déserter la capitale du monde et venir à Naples pour y jouir, pendant la belle saison, au milieu des délices de leurs royales villas, de toutes les beautés dont je viens de vous donner une bien faible description. Et pourquoi cette exode? Est-ce que Rome ne possédait p s dans ses environs des beautés naturelles dignes d'être chantées par ses poètes ou admirées par ses grands hommes? Pourtant oui, et bien qu'ils soient inférieurs aux enchantements de la baie napolitaine les paysages des environs de Rome ont trouvé des admirateurs sincères. Horace a chanté les campagnes romaines; Agrippa, Auguste, Adrien y ont laissé des souvenirs de leur passage; Horace, Mécène, Ciceron y avaient de superbes villas. Aujourd'hui encore, à vingt et un milles des portes de la ville éternelle, dans la direction des montagnes de la Sabine, on retrouve dans l'ancienne Tibur le lieu de délices des romains. C'est le plus joli endroit des environs de Rome.

Un tramway y conduit les voyageurs. L'ancienne Tibur a perdu son nom ou du moins l'a échangé contre celui de Tivoli. Bâtie sur le versant occidental des montagnes de la Sabine, cette petite ville, qui compte à peine sept mille âmes, doit sa renommée à la beauté de son site et à la richesse des souvenirs que lui ont legués les siècles qui ne sont plus.

Sur les confins de Tivoli, au septentrion, le terrain se creuse en un vaste entonnoir, que couronnent les bosquets de la montagne, ses villas et ses riches vignobles, et où commence cette vaste plaine qui s'étend jusqu'aux portes de Rome. A peine aussi considérable que notre petite rivière Jacques-Cartier, l'Anio, le célèbre Anio que les poètes ont chanté, arrose de ses eaux limpides cette charmante contrée. Il serpente d'abord sur les hauteurs de Tivoli, une pente rapide l'invite à descendre jusque dans la plaine : il s'y précipite. Mais la main de l'homme l'arrête dans sa course pour en utiliser le pouvoir. Ses ondes alors se divisent et, furieuses, elles bondissent ici de cascade en cascade jusqu'au fond de la vallée ; là bas, elles disparaissent dans un gouffre entr'ouvert, se creusent dans le fleuve de la montagne de mystérieuses cavernes et réparaissent pour reprendre plus tranquilles leur course interrompue.

Comme vous pouvez le voir, l'Anio fait des siennes. Voici d'abord la grande cascade d'où s'élance d'une hauteur de cent pieds environ le large filet d'eau qui sort du double tunnel pratiqué dans le mont Catillo : c'est l'Anio lui-même qu'on a détourné de sa course et auquel on a donné cette nouvelle direction pour lui trouver dans le roc un lit plus résistable Plus loin, c'est l'ancienne cascade qui creuse à ses pieds la grotte de Neptune et celle des Syrènes, gouffres splendides qui engloutissent l'Anio et le rejettent bouillonnant à travers les rochers. Puis, dans cette villa superbe, l'ancienne propriété de Mécène, on entend le grondement des cascatelles qui dominent les bruits de la forge construite sur l'emplacement même où jadis s'élevait la somptueuse demeure du favori d'Auguste.

Dominant ce joli paronama, bâtis sur la pointe d'un rocher audessus de la cascade, voici les deux tem-

ples de Vesta et de la Sybille. Placés sur le bord même du gouffre creusé par l'Anio, ces ruines d'une autre époque, témoin des anciennes splendeurs romaines, nous apparaissent, à travers les siècles, comme cette sentinelle en faction, immobile devant les tombeaux, et qui attend au fond de sa froide guérite qu'on vienne la relever de ses devoirs.

Voilà Tivoli. Faites abstraction des souvenirs historiques, mettez de côté ses vieilles ruines pour ne contempler que les beautés naturelles de l'ancienne Tibur ; il vous reste alors un charmant paysage, mais ceux qui connaissent la ravissante petite rivière qui sépare la paroisse Ste Anne de la paroisse St Joachim, ceux qui ont pu admirer ses sept chûtes et sa grande cascade, ceux là ont vu un spectacle qui ne le cède en rien à celui de Tivoli, des beautés dont s'énorgueilliraient et avec raison la plus fière des cités italiennes.

Au commencement de ce siècle, Chateaubriand visita Tivoli, et dans les pages brillantes que nous a laissées ce peintre de la nature nous avons une description très détaillée des beautés de cette ville. J'y ai trouvé un passage qui m'a frappé. Il est si court que je ne puis résister à la tentation de vous le citer tout entier.

« Mon déjeuner fini, dit Chateau-« briand, on m'a amené un guide et « je suis allé me placer avec lui sur « le pont de la cascade : j'avais vu « la cataracte du Niagara. »

Voilà tout ce que dit Chateaubriand de la grande cascade de l'Anio. Il me semble le voir encore debout sur le pont ; à ses côtés, le guide sabin lui vante la merveilleuse cascade, les beautés du panorama, la magnificence du ciel d'Italie et tout cela avec cet entrain, cette chaleur, cette richesse d'expression que le dernier des Italiens sait trouver dans la plus harmonieuse des langues. Chateaubriand a du alors d'un coup d'œil embrasser de nouveau tout le tableau qu'on lui vantait, puis se tournant vers le guide, l'enveloppant d'un regard de pitié, lui jeter cette phrase que deux heures après il écrivait à un de ses amis : J'ai vu la cataracte du Niagara !

Si le guide ne l'a pas comprise, nous savons, nous du moins, ce que veut dire cette simple observation du grand écrivain, et ce témoignage spontané donné à la supériorité de nos paysages par cet illustre étranger qui a visité les deux mondes, proclame et mieux que ne peuvent le faire toutes les assertions des voyageurs nos compatriotes, que les enfants du Nouveau Monde n'ont à envier pour leur pays rien des beautés naturelles les plus vantées de la vieille Europe.

C'est l'impression que m'a laissée cette comparaison, qu'involontairement peut-être, mais qu'invinciblement fait et doit faire tout voyageur entre les pays qu'il visite et celui qui lui a donné le jour.

Comparez par exemple les fleuves de l'Italie aux nôtres. Les fleuves italiens ne sont plus que des rivières et les rivières deviennent des ruisseaux. Le Pô, qui se jette dans l'Adriatique, a un cours de 312 milles ; l'Adige est un fleuve de 225 milles et le Tibre, le Tibre aux ondes d'or, en mesure 187. Ces trois fleuves, les plus grands de l'Italie, mis les uns à la suite des autres, donnent une longueur totale de 724 milles. Notre rivière des Outaouais a, elle seule, 600 milles de long. Parlerai-je du fleuve St-Laurent qui mesure plus de lieues que, réunis, les trois fleuves les plus longs de l'Italie ne peuvent compter de milles ?

Voilà, quant à leur longueur comparative, ce que sont les fleuves de l'Italie. Si on les juge maintenant au point de vue des facilités qu'ils offrent à la navigation, de la profondeur de leurs eaux, de la limpidité de leurs ondes, oh ! alors, debout sur l'un des ponts qui traversent le Tibre, ou qui relient entr'elles les rives du Pô, de l'Adige ou de l'Arno, le voyageur canadien peut, sans crainte, comme Chateaubriand sur le pont de la cascade de Tivoli, jeter à ces ondes boueuses qui coulent sans majesté

dans un lit retréci, ce mot qui résume ses justes préférences : «J'ai vu le St Laurent :»

Voici d'ailleurs ce que Chateaubriand lui-même pense du Tibre :

« Quant au Tibre qui baigne cette « grande cité (Rome) et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-« à-fait bizarre. Il passe dans un « coin de Rome comme s'il n'y était « pas ; on n'y daigne pas jeter les « yeux, on n'en parle jamais, on ne « boit pas ses eaux, les femmes ne « s'en servent point pour laver ; il se « dérobe entre de méchantes maisons « qui le cachent et court se précipiter « dans la mer, honteux de s'appeler « le *Tevere*. »

Comparons les lacs maintenant. Le lac Majeur a 48 milles de long, celui de Côme 36 milles, celui d'Isée 17 milles et celui de Trasimène 9 milles. Ce sont là les quatre plus grands lacs de l'Italie, mesurant ensemble 110 milles en longueur Voyons les nôtres.

Le lac Ontario, le plus petit de nos grands lacs, mesure à lui seul 210 milles de long, c'est-à dire à peu près le double de la longueur des quatre plus grands lacs de l'Italie, et nous avons en outre les lacs Erié, Huron et Supérieur. Or, ce dernier a une longueur de 360 milles, une largeur de 14' milles et un circuit de 1500 milles ou 2000 kilomètres.

Il ne faut pas croire toutefois, Mesdames et Messieurs, que l'Italie n'offre point des paysages enchanteurs. Ce que je vous ai dit de cette contrée vous prouve tout le contraire, mais ce que j'aime à vous faire comprendre, c'est que, en fait de beautés naturelles, vous ne trouverez nulle part un pays qui puisse en offrir de plus variées que les nôtres. Nulle part ailleurs, Dieu n'a répandu plus à profusion les munificences de sa droite.

On a vanté et l'on vante encore la beauté de l'Italie. Savez-vous en quoi elle consiste ?

« Les plaines, quand elles sont vertes, dit un écrivain, ont toutes une certaine ressemblance, soit en Belgique, soit en Bavière, soit en Angleterre. Une allée de peupliers qui frissonnent dans la lumière, a le même aspect en Flandre et en Normandie. Un bois touffu, étincelant de pourpre et d'or au coucher du soleil, offre le même spectacle sur les bords du Rhin et dans le Devonshire.

« Mais l'Italie a une physionomie qui lui est propre : elle ne ressemble à rien autre chose. Ses aspects sont, pour certains esprits tristes, étranges, désolés, pénibles même. D'autres les trouvent beaux, consolants, délicieux comme des rêves. Dans tous les cas, ce qu'ils ont d'absolument particulier ne se trouve nulle part ailleurs. Ils vous font sourire, ou ils vous font soupirer : à côté de ces paysages, ceux des autres pays paraissent muets et sans âme.

« Ce n'est pas l'intensité, c'est la transparence de la couleur qui en fait le charme, car ce que Dante appelle *bianco aspetto* reflète toutes les couleurs sans en avoir aucune qui lui soit particulière. »

Cette transparence est précisément ce qui fait la beauté de notre ciel canadien, et c'est elle qui donne à nos paysages si renommés ce merveilleux éclat qui éblouit tous les étrangers visitant notre pays.

Après une traversée assez orageuse, le vaisseau qui nous ramenait entra enfin dans les eaux du Saint-Laurent et le dimanche au soir, cinquième jour de septembre dernier, nous pûmes voir pour la première fois depuis dix jours le coucher du soleil Nous venions de quitter Rimouski. Jamais de ma vie je n'oublierai le magnifique spectacle qui se présenta alors à notre vue. Le décrire est impossible. Plus d'une fois, en Italie, j'avais contemplé avec admiration le coucher du soleil, mais jamais, non jamais, l'astre du jour n'offrit à mes yeux des splendeurs comparables à celles qu'il nous envoyait alors avec ses derniers rayons. Passagers et hommes d'équipage, tout le monde était sur le pont et tout le monde était dans le ravissement. Au-dessus de nos têtes, un ciel admirable, d'un bleu de saphir, d'une limpidité merveilleuse. Un souffle léger court

sur les eaux du grand fleuve et ride à peine sa surface que dorent les derniers rayons de l'astre du jour. A l'occident le ciel est en feu et la chaîne des Laurentides prend toutes les teintes du soleil couchant, du rose intense de l'œillet à la blancheur d'opale; mais déjà le soleil a disparu à l'horizon. Un faisceau de lumière jaillit de l'onde empourprée et s'arrondissant en un immense éventail sur les bords du firmament, reproduit les feux du soleil dont il

Conserve en sillons d'or la trace dans les [cieux.

Ajouterai-je avec Lamartine :

Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon :
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature un moment [recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui [s'enfuit
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant [langage
De la création le magnifique hommage.
Voila le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel :
Les cieux en sont le dôme et ces astres sans [nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de [l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple [allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant [colore
Et qu'un souffle léger, du couchant à [l'aurore
Dans les plaines de l'air repliant mollement
Roule en flocons de pourpre au bord du [firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et [s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Je voudrais être poète pour faire passer dans vos âmes tous les enivrements de la mienne à la vue de ce spectacle enchanteur que l'Italie n'avait pu me montrer, mais que je retrouvais aux bords du St Laurent quelques heures avant de fouler de nouveau le sol aimé de la patrie.

Si l'Italie ne peut offrir à nos yeux ces milles beautés naturelles que le Canadien contemple partout dans son pays, de l'embouchure du St Laurent jusqu'aux grands lacs qui l'alimentent, en revanche la vieille terre de l'Ausonie propose à notre admiration les plus purs chefs-d'œuvre de l'art, peintures magnifiques qui décorent ses musées et ses temples, sculptures superbes qui ornent ses galeries et ses places publiques, gigantesques monuments que l'architecture la plus audacieuse ait élevés à la gloire de l'Eternel, et qui portent jusqu'aux nues l'irrécusable témoignage de la foi d'un peuple et du génie de ses artistes.

Pénétrons dans ce sanctuaire des beaux arts et que l'Italie nous y montre les merveilles qu'elle a créées.

2°. BEAUTÉS ARTISTIQUES.

« Il y avait une fois un ouvrier en bijoux d'or dans la ville étrusque d'Arezzo ; le métal précieux sortait de ses doigts tissé aussi fin que la toile de l'araignée Il était pauvre et isolé, et néanmoins il était heureux. Il y avait à sa porte un vieil olivier et c'est à l'ombre de cet olivier qu'il travaillait toute la journée ; l'or était entre ses doigts comme une chevelure de jeune fille ; il lui parlait, il le tissait et il l'aimait.

« Un jour la fille du roi passa près de sa maison et abreuva son cheval à la fontaine de l'artiste. Elle repartit sans l'avoir remarqué ; mais, de ce jour-là, l'olivier ne fut plus pour lui l'arbre de la paix. Il se mit à hanter les temples où elle allait et les péristyles de ses palais ; les gens du roi finirent par le chasser en le battant de verges. Il ne pouvait plus travailler pour ses maîtres ; aussi tomba-t-il dans une affreuse misère ; l'olivier, pour compatir à ses peines, se flétrit et blanchit comme la barbe d'un vieillard mort.

« Alors il arriva qu'il y eût une famine en Etrurie : oui, dans ces vastes plaines de Toscane et d'Ombrie, où roulent les vagues dorées des moissons, il y eût une famine ! Et tout le peuple se mit à supplier la Bonne Déesse, dont la malédiction s'étendait sur la terre nue et improductive. Alors l'oracle du temple parla et dit : « Que l'on tresse une feuille de blé avec douze mille fils d'or plus fins que celui de l'araignée et aussitôt la terre fleurira et se couvrira d'une abondante moisson. »

« L'Etrurie était pleine de bons ouvriers en or ; des centaines de mille tentèrent l'épreuve et tous échouèrent. Car qui aurait pu filer un fil d'or plus fin et plus délicat que celui de l'araignée ? Alors celui qui s'était épris de la fille du roi sortit de son abattement et dit : « Qu'on me donne de l'or et j'essayerai. » On commença par se moquer de lui ; lui, un pauvre vagabond tout nu, qui pouvait à peine se traîner au soleil. Mais la famine allait croissant ; jour et nuit la cité était pleine de lamentations : il y avait des femmes qui tuaient leurs enfants pour ne plus entendre leurs cris perçants.

« Le roi, tristement, descendit de son trône, et dit : « Qu'on essaye ; nous ne pouvons pas être en plus triste état s'il échoue, puisque nous mourons de faim. » Alors on lui remit de l'or et il s'enferma pendant six jours ; le septième jour, il ouvrit sa porte et apparut au milieu de la multitude qui n'osait respirer ; dans sa main, il tenait la feuille de blé, tressée avec douze mille fils auprès desquels ceux de l'araignée auraient parus grossiers.

« Le peuple gardait le silence, partagé entre une grande joie et une grande crainte : par centaines de mille ils traînèrent à sa suite leurs membres amaigris vers le temple de la Bonne Déesse. La nielle avait tout envahi ; la terre en était malade et devenait toute noire : le peuple, affamé, regardait avec des yeux injectés de sang. Le tissu serait-il assez fin ? La déesse daignerait-elle accepter l'offrande ? Le silence le plus profond régnait dans le temple : le soleil brillait sur la feuille tissée de douze mille fils.

« Alors l'oracle parla et dit : « Par « cet or, l'Etrurie vivra. Que la terre « se réjouisse et devienne féconde ! » Aussitôt sur toute la terre soumise à l'Etrurie les feuilles vertes du blé

percèrent le sol durci : elles poussèrent et le blé murit en un instant dans toutes les vallées et sur toutes les collines. Alors la multitude s'écria tout d'une voix : « Portons le « au palais : couronnons le à la « droite du roi ! Qu'on lui accorde « tout ce qu'il voudra dans tout le « pays, car c'est lui qui nous a déli- « vrés des liens de la mort. »

« Mais lui, encore agenouillé sur le seuil du temple, leva les yeux et dit : « Non, je n'ai besoin de rien. A-t elle seulement daigné sourire ? » Là-dessus, il étendit doucement la main vers le soleil et mourut. La fille du roi ne sut jamais que la feuille d'or avait été tissée pour l'amour d'elle. Mais les dieux le surent et dirent : « Que l'Etrurie « vive du travail de ses ouvriers en « or ! Car l'amour de cet homme « était grand, et il en restera un té- « moignage quand la nation tout « entière aura disparu de la terre et « que son souvenir même se sera « dissipé comme les vapeurs du « matin. »

« Aussi jusqu'à cette heure, dans la terre d'Etrurie, on retrouve pour toute trace du peuple disparu, des chaines d'or dans les tombeaux. L'or d'Etrurie est sans défaut, sans tache, sans égal, mais il sort des tombeaux, là où les oliviers frémissent à la brise d'été, là où flottent les panaches du maïs, sur les cités ensevelies. »

Voilà, Mesdames et Messieurs, dans toute sa simplicité et aussi dans toute son intégrité cette jolie légende que j'ai lue un jour en Italie. Vous la raconter c'est vous donner le secret de cette grandeur mystérieuse qui caractérise les œuvres des artistes italiens. L'art ne vit que de foi et d'amour, et c'est la grandeur de ses aspirations qui fait l'artiste et lui tresse son immortelle couronne. *Abyssus abyssum invocat.* Les grandes aspirations appellent les grandes œuvres : c'est ainsi que l'art n'est autre chose que le travail glorifié par la pensée.

Un jour, dans un jardin qui fut célèbre, un artiste ramassa un peu du limon de la terre, le pétrit, façonna une statue, puis souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme, dit l'Ecriture fut fait âme vivante. Dieu fut ainsi le premier des artistes et l'homme une création glorifiée par une pensée divine. Depuis cette mémorable époque, l'homme a voulu copier son maître : il s'est fait artiste ; mais jamais il n'a pu insuffler dans aucune des productions de son pinceau ou de son ciseau ce souffle de vie qui anima la première des statues. Et cependant contemplez ces productions du génie de l'homme. La pierre disparait sous l'idée : elle ne reflète plus dans ses lignes que la pensée et la vie de l'homme. Mais, même pour arriver à cette perfection relative, il faut que l'art ait sa racine dans la foi et qu'elle fleurisse dans la charité. N'est artiste, a dit je ne sais plus quel écrivain, que celui qui a de hautes pensées dans l'esprit et de larges amours dans le cœur.

Le christianisme seul est capable de les donner et seul il a répandu sur les productions de l'homme ce souffle qui les immortalise. Voyez l'Italie ; elle en est une preuve manifeste. N'est-ce pas aux successeurs des apôtres, aux glorieux pontifes promoteurs et protecteurs de l'instruction, de la science, des lettres et des arts qu'elle doit la couronne de ses artistes et la gloire de son propre nom ?

« L'idéal des gouvernements modernes, a dit Girardin, c'est d'aplatir tous les hommes sous un commun niveau de sorte que si quelque originalité arrive à se manifester pour un instant c'est au prix des plus violents efforts et quelquefois des plus grandes catastrophes. »

Il n'en fut jamais ainsi dans l'Italie des Papes ; tout homme qui y naissait avec du génie, puisait dans l'air même qu'il respirait la force et l'audace de faire de grandes choses.

Que dis-je ? Ce ne sont pas seulement les grands hommes qui l'ont faite ce qu'elle est. Ce furent pardessus tout les hommes qui savaient qu'ils n'étaient pas grands, mais qui

avaient la patience et le désintéressement de travailler pour elle avec zèle et de mettre dans leur travail toute la perfection possible. Ce n'est pas seulement Orcagna traçant le plan de la Loggia, qui mit toute sa tête et tout son cœur au service de son œuvre ; tous les ouvriers qui sculptèrent les moindres détails y mettaient aussi toute leur intelligence et tout leur cœur. Ce n'est pas seulement Miche.-Ange dans son atelier, c'étaient encore jusqu'aux pauvres peintres qui apprenaient en pleine rue l'a. b. c. de leur art à leurs disciples qui faisaient avec puissance et avec respect le travail qu'on voulait bien leur confier.

Dans ce temps là, les serviteurs, aussi bien que les rois de l'art, étaient pénétrés de sa sainteté. Cette masse patiente, intelligente, poétique et sincère de serviteurs de l'art, au lieu de se ronger le cœur par envie et par jalousie, cultivaient jusqu'à la perfection le seul talent qu'ils eussent ; aussi la médiocrité de cette époque aurait pu être l'excellence de toute autre. Ce n'est pas seulement des grands ateliers que la lumière rayonnait sur le peuple. Elle venait de partout : de tous les échafaudages où l'on peignait à fresque le plafond d'un palais ; de la moindre boutique, où les enfants des pauvres apprenaient à broyer et à mélanger les couleurs ; de l'humble cellule, où quelque moine rêvait pour arriver à produire une offrande digne de son Dieu ; de chaque coin de rue, où les jeunes gens se rassemblaient pour voir élever et mettre en place, dans les murs de la Cité quelque *Annonciation* ou quelque *Ecce Homo*. La lumière venait de partout, elle était partout.

Nous en avons vu les puissants reflets dans toutes les villes italiennes que nous avons visitées : Gênes, Pise, Florence, Rome, Naples, Lorette, Bologne, Venise, Milan, Turin. Toutes, elles renferment quelques-unes de ces productions artistiques qui feraient la gloire de n'importe quel pays et qui seraient son orgueil. Vous les détailler ce soir serait une impossibilité ; il me suffira de n'en mentionner que les principales.

Chacune des villes que je viens de nommer possède son musée des beaux arts, ses galeries de peintures, de sculptures, de sarcophages, de gravures, de dessins, de médailles, de camées ; de riches particuliers, des familles princières ont aussi leurs musées qu'ils ouvrent au public. Les chefs d'œuvres de Cimabue, de Giotto, de Léonard de Vinci, de Giottino, de Paul Veronèse, de Brunelleschi, de Donatello, de Raphaël, de Michel Ange et de cent autres artistes sont là, exposés tous les jours, à l'admiration du monde entier.

Voilà ce qui est commun à la plupart des villes italiennes ; mais, chacune d'elles possède aussi quelque chose de particulier qui la distingue des autres villes, qui lui donne son cachet propre : c'est un faisceau lumineux qui jaillit plus éclatant de sa couronne de gloire !

Voici tout d'abord Gênes la superbe, avec ses palais de marbre tant vantés, qui dois-je, l'avouer ? n'ont produit chez moi qu'une bien faible impression.

Près de la gare du chemin de fer, sur la place de l'Acquaverde, l'une des plus fréquentées de Gênes, j'ai admiré avec plaisir et presqu'avec l'orgueil d'un italien, le joli monument élevé à la mémoire de celui qui a découvert le Nouveau Monde, sans pouvoir toutefois lui donner son nom. Debout sur une colonne rostrale, fièrement campé sur sa jambe droite, Christophe Colomb appuie sa main gauche sur une ancre, ce constant symbole de ses fortes espérances, tandis que de sa droite, il montre à ses côtés la personnification d'un continent nouveau : c'est une jeune indienne presqu'agenouillée, assise sur ses talons et tenant entre ses mains le signe sacré de la rédemption que ses yeux semblent contempler avec amour. Aux quatre coins du large piédestal sont les quatre Statues de la Piété, de la Prudence, de la Force et de la Navigation. Quatre bas-

reliefs réunissent ces statues et nous montrent : le premier, Colomb à la cour d'Espagne, soumettant à Ferdinand et à Isabelle un plan que Gênes a rejeté et que le Portugal méprise ; — le second, la prise de possession du Nouveau-Monde et Colomb y plantant la croix de son Dieu et l'étendard de l'Espagne ; — le troisième, le retour de Colomb de son premier voyage et sa réception triomphale ; — le quatrième, et celui-là est un petit chef-d'œuvre en même temps que la très fidèle histoire de toutes les ingratitudes humaines, Colomb débarquant une seconde fois de son navire qui revient des Antilles, mais cette fois il est couvert des chaînes de la captivité ; ce n'est plus un amiral qui commande, c'est un esclave que l'on traîne. Sur l'une des faces du piédestal on lit cette simple inscription : « A Cristoforo Colombo La Patria. »

Neuf artistes ont travaillé à ce monument qu'une admiration tardive vient de donner, il y a à peine dix-huit ans, au découvreur du Nouveau-Monde.

Ce témoignage de reconnaissance rendu à la mémoire d'un homme qui n'est plus, m'amène naturellement à vous parler des monuments en général que la piété des vivants consacre à la mémoire des morts, et de ces vastes nécropoles où dorment dans le silence des tombeaux les générations qui nous ont précédé dans les « sentiers de la vie. »

Entre toutes les villes, Gênes se distingue dans cette manifestation tangible de son respect pour les morts. A trente minutes de marche de son enceinte fortifiée, au pied de la montagne, elle possède le plus beau cimetière que nous ayons vu. On l'appelle le *Campo Santo* : c'est le champ béni, le champ des morts. Qu'on se représente un vaste carré, entouré de superbes portiques ; une double galerie s'ouvre devant les pas du voyageur. Dans l'une, celle qui se trouve le plus à l'extérieur, vous marchez entre une double rangée de tombeaux. C'est un casier immense où, comme dans les catacombes, les cercueils sont étagés les uns audessus des autres, sans toutefois se toucher. Chaque famille à sa case distincte, séparée de la case voisine ; l'ouverture en est murée par une plaque en marbre dont l'inscription, modeste dans sa forme, simple dans son langage, vous donne le nom du mort, la date de son passage à l'éternité. Dans l'autre galerie, qui court tout le long de l'enceinte intérieure, s'ouvrent des arcades magnifiques. La lumière s'y précipite à flots et vient éclairer une longue suite de splendides sarcophages. Dans ces interminables corridors que vous parcourez, sous vos pas, dorment du sommeil éternel, bien des illustrations italiennes, dont les noms vous sont inconnus. A droite et à gauche, dans l'ouverture des arcades et près du mur qui sépare cette galerie de la première, le ciseau du sculpteur a taillé dans le marbre le plus éclatant les traits aimés d'un père, d'une mère, d'un enfant que l'ange de la mort vient d'enlever à la terre ; au pied de la tombe des âmes désolées y versent leur douleur, de pieuses mains y amoncèlent des couronnes d'immortelles.

Il y a là des groupes admirables.

Sur un lit de souffrances, voici, dans les étreintes suprêmes de l'agonie, un homme qui se meurt. A son chevet sa famille éplorée cherche dans les yeux du moribond ce dernier jaillissement de la flamme qui s'éteint. Le médecin est là : d'une main, il presse ce bras amaigri et demande vainement aux artères une pulsation que le cœur ne donne plus ; de l'autre, il tient sa montre que ses yeux ne fixent même pas, car il vient de les tourner vers la famille en pleurs et dans sa physionomie tout entière on lit la confirmation de cette fatale nouvelle : il est mort.

Voilà ce que l'artiste fait dire à la froide pierre du sépulcre.

Plus loin, sur une tombe qui vient de se fermer prend place l'ange de la résurrection. Debout, dans tout l'éclat de sa blancheur de neige, les ailes à demi ployées, la tête légère-

ment inclinée de côté vers la terre, il embouche cette trompette dont le fanfare redoutable doit réveiller, à la fin des temps, les morts dans leurs tombeaux ; mais le clairon est sans voix ; l'ange attend, l'oreille tendue vers les cieux, que du haut de la nue descende l'ordre du Verbe éternel qui doit juger les vivants et les morts. Parents inconsolables, séchez vos larmes ; l'heure de la réunion approche, car l'ange de la ressurection est déjà prêt.

Briévété de la vie, foi à la résurrection, voilà ce que proclame cette statue. Voilà ce que proclament la plupart des monuments funèbres dans tous les cimetières italiens.

Je ne sortirai pas de celui de Gênes sans vous montrer un autre chef-d'œuvre. Voyez cette statue de la douleur qui pleure sur une tombe. Un voile de pierre l'enveloppe, il nous cacherait certainement ses traits désolés, mais, si délicat est le travail de l'artiste, si puissant est son œuvre, que ce voile devient transparent et qu'à travers les fins tissus du crêpe funèbre, on distingue parfaitement et dans tous ses détails, cette figure abattue par les cruels chagrins, ces paupières demi-soulevées qui conservent encore la trace des dernières larmes.

Mais passons. Dans la cour intérieure formée par le vaste carré de cette double galerie de tombeaux, on enterre les pauvres, ceux qui n'ont pas les moyens de se payer après leur mort le luxe d'une demeure parmi les sarcophages des riches de la terre, car il faut être fortuné pour avoir sa place dans cette galerie de la mort. Il y a là, en effet, des emplacements qui se vendent 30,000 francs et des tombeaux qui en coûtent 125,000.

La chapelle des morts qui se trouve au milieu de l'un des côtés du rectangle est un véritable bijou ; ses noires colonnes, monolithes taillées dans la lave du Vésuve, contrastent admirablement avec la blancheur éclatante du marbre des statues qui ornent le saint lieu.

Sans contredit, le *Campo santo* de Gênes est le plus beau que nous ayons vu. Il y a peut être à Rome des tombeaux plus riches, à Paris des chapelles plus fastueuses, mais nulle part on ne trouve une disposition plus régulière, une mise en scène plus savante, un ordre plus admirable et, à mon avis, c'est là le plus riche joyau de Gênes qui en compte bien d'autres.

Pise est la seconde ville italienne que nous avons visitée. Cette ancienne rivale de Gênes comptait aux jours de sa grandeur une population de 150,000 âmes ; elle en a maintenant à peine 25,000 ; aussi l'appelle-t-on la ville déserte. Quatre monuments attestent par leur magnificence de la grandeur passée de Pise : la Cathédrale, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo Santo.

La Cathédrale, mieux connue sous le nom du Dôme est un immense édifice, ayant cinq nefs, mesurant 310 pieds de long. On y trouve encore aujourd'hui, suspendue à sa voûte, cette grande lampe de bronze dont les fameuses oscillations mirent Galilée, on s'en souvient, sur la voie de la théorie du pendule.

Près de la cathédrale est le Baptistère dont la coupole s'élance à 180 pieds du sol et qui présente dans son intérieur un rare phénomene d'acoustique. Lancez une note uelconque dans cette vaste coupole ; les ondes sonores s'agitent, montent, montent jusqu'au faîte et redescendent vibrantes, vous rapportant le son que vous avez émis, avec son octave pour écho.

Mais la véritable curiosité de Pise c'est sa Tour penchée. C'est le clocher même de la cathédrale ; à Pise comme à Florence, à Florence comme à Venise, ce clocher est isolé de la cathédrale et porte plus spécialement le nom de Campanile. La Tour penchée a 180 pieds de haut et compte dans ses huit étages, 207 colonnes superposées. Pendant sa construction, alors qu'elle était à moitié bâtie, le terrain céda sous sa base et la tour pencha. On continua tout de même l'ouvrage commencé en tenant compte de la

première inclinaison et maintenant du haut de cette tour qui s'incline et se penche vers la terre sept grosses cloches lancent à toute volée leur joyeux carillon dans les airs. L'inclinaison est de treize pieds, ce qui jette le haut de la tour à cette distance en dehors de sa verticale. Que l'on monte ou que l'on descende dans la tour, on s'aperçoit de suite de son inclinaison sans la voir. Galilée, c'est du moins ce que nous apprend l'histoire, s'en servit à faire ses expériences sur les lois de la gravitation.

Le dernier monument de Pise est son Campo Santo. Il ne vaut pas celui de Gênes sous le rapport de la beauté et de la richesse des tombeaux ; mais il y a là sur ces vieux murs qui datent du treizième siècle les fresques des vieux maîtres de la peinture, il y a là entr'autres le célèbre jugement dernier d'Andr. Orcagna, immortalisé par ce geste sublime qu'il donne au Père Eternel, lorsque Celui-ci se tournant vers les réprouvés, leur prononce l'irrévocable sentence : Allez, maudits ! au feu éternel. Il y a là mille autres beautés qui ne frappent peut-être pas le voyageur mais qui font les délices des hommes de l'art. Dernier détail : la terre du Campo Santo de Pise vient de Jérusalem, c'est une terre doublement sainte !

Si vous voulez maintenant contempler la fille des fleurs, la cité des lis, la maîtresse de l'art, venez à Florence. « Assise dans une plaine « environnée de montagnes couver-« tes jusqu'à mi-côte d'une riante « végétation, Florence, dit Mgr. « Gaume, ressemble à une perle dans « le calice d'une fleur dont les péta-« les fraiches à la base seraient flé-» tries au sommet, » La comparaison est juste : Florence est une perle. Vous ne pouvez faire un seul pas dans cette cité merveilleuse sans rencontrer un objet d'art ou sans vous heurter à quelque souvenir historique. Et que peut-il y avoir d'étonnant ? Florence n'est-elle pas la patrie du Dante, de Michel-Ange, de Brunelleschi, de Fra Bartolomeo, de Cimabuë, de Léon X et de bien d'autres illustrations ? Tous les peintres de renom, les sculpteurs célèbres, tous les princes de l'art ont passé par Florence et l'ont embellie des productions de leur génie.

Ici, sur la place du Dôme, création de l'immortel Giotto s'élance vers la nue à 275 pieds du sol ce merveilleux clocher orné de 54 bas reliefs et de 16 statues et qu'on appelle le Campanile.

Tout à côté vient le Baptistère, dont les portes de bronze excitent à bon droit l'admiration du monde ; elles sont l'œuvre de Ghiberti et de André de Pise. Un jour le prince des sculpteurs, Michel-Ange, s'arrêta devant la porte de l'est et après avoir examiné dans tous ses détails cette œuvre de génie que Ghiberti travailla pendant vingt ans : « Voilà « une porte, dit il, qui mériterait « d'être celle du paradis. »

Une troisième merveille de Florence c'est l'église Santa Maria del Fiore. Elle mesure 467 pieds de long et son dôme, qui donne son nom à la cathédrale, s'élève dans les airs à une hauteur de 371 pieds. C'est Brunelleschi qui en fut l'audacieux architecte et qui, un siècle avant que Michel-Ange conçut la merveille de la coupôle de Saint-Pierre, jetait hardiment sur la cathédrale de Florence ce dôme majestueux dont le diamètre dépasse de sept pieds et deux pouces celui de St. Pierre de Rome. Michel-Ange le vit et de la coupôle de Brunelleschi, Michel-Ange a dit : « Il est difficile de faire aussi bien il est impossible de faire mieux. »

Oh ! oui, Florence est une perle et sa beauté peut se résumer dans la beauté de son dôme, comme le dit un écrivain.

« Autour du dôme, la vie et le mouvement surabondent ; des multitudes vont et viennent ; des hommes achètent et vendent ; des enfants rient et se battent ; on y voit en pyramides les fruits d'or et de pourpre ; sur les dégrés, des gamins jouent aux dominos, des femmes donnent le sein à leurs nourrissons ;

les masques du carnaval y viennent rire et gambader.

« Au milieu de tout cela, le Dôme ne perd rien de sa beauté, ni de sa dignité ; c'est toujours à la fois un poëme et une prière, une chose si majestueuse dans sa force et si humaine dans sa tendresse que rien ne peut ni l'altérer ni l'égaler.

D'autres cités, et encore y en a t-il bien peu, ont une histoire aussi noble et d'aussi vastes trésors ; mais dans aucune cité, les trésors ne sont aussi vivants, aussi familiers, tellement rapprochés du passant, que le petit enfant les puisse toucher de sa main et que le passant les puisse fouler de son pied ; c'est ce qui a lieu à Florence. »

Et à Rome, devrons-nous ajouter.

Je viens de prononcer le nom de la ville éternelle.

Entrons maintenant dans l'enceinte de cette vieille cité des Césars, que les empereurs romains ont abandonné et que la croix du Christ a conquise après trois siècles de persécutions.

De Rome artistique que vous dirai je et à quelle autre ville peut-elle être comparée ?

Il y a dans les bucoliques de Virgile un passage d'une naïveté charmante, et qui me semble répondre précisément à cette question.

« Urbem quam dicunt Romam—
« Cette ville qu'on appelle Rome, ô
« Mélibée, je la croyais, dans ma
« simplicité, semblable à la ville voi-
« sine, où nous avons coutume, nous
« autres bergers, de conduire nos
« tendres agneaux. Ainsi je voyais
« les jeunes chiens ressembler à
« leurs pères, les chevreaux à leurs
« mères ; ainsi aux petites choses je
« comparais les grandes. Mais Rome
« élève autant la tête parmi les au-
« tres villes que les cyprès parmi
« les viornes flexibles. »

Bien des fois déjà, Mesdames et Messieurs, ceux de nos compatriotes qui ont eu le bonheur d'aller contempler les mille grandeurs que renferme dans son sein cette reine du monde, ont, à leur retour, fait part de leurs impressions aux habitants de votre bonne ville. Il n'y a pas encore bien longtemps que, sous les auspices mêmes du Cercle Catholique de Québec, l'un de ses membres honoraires les plus distingués, en même temps qu'il est une des gloires les plus pures de notre magistrature, (1) vous donnait une conférence spéciale sur la ville éternelle. Vous avez alors applaudi à la profondeur et à l'originalité de son « coup d'œil, » à la sincérité de ses convictions, à la force et à la grâce de son langage, et, sous le pinceau d'un tel artiste, Rome vous est apparue telle que je voudrais pouvoir vous la montrer ce soir si le temps et les talents ne me faisaient défaut. Et cependant il est impossible de passer dans la ville sainte sans nous incliner devant la majesté de ses monuments et la puissance de sa royauté artistique.

Allons au Panthéon. Vingt-six ans avant la naissance du Christ, Agrippa, gendre d'Auguste, voulant ajouter un *calidarium* à ses thermes, érigea ce superbe monument qu'il convertit ensuite en temple, le dédiant à Jupiter vengeur. C'est une vaste rotonde dont la hauteur depuis le pavé jusqu'au sommet de la voûte mesure 143 pieds ; son diamètre est égale à sa hauteur. Pas une seule colonne n'aide à soutenir cette voûte immense où brillait dans les cinq rangs de ses caissons dorés l'airain de cent cinquante rosaces. Ces richesses ont disparu mais le temple reste encore debout : une ouverture circulaire, pratiquée dans sa voûte et ayant un diamètre de vingt-neuf pieds laisse seule pénétrer la lumière dans ce prodigieux édifice. Comme architecture, c'est le plus insigne monument que nous ait transmis la Rome des Césars. C'est une merveille que l'œil ne se fatigue jamais à contempler et c'est avec raison que Dion Cassius prétendait que le Panthéon avait la forme du ciel.

Un jour,—la Rome païenne était alors vaincue, les dieux de l'Olympe avaient fui et la croix du Nazaréen dominait la ville au sept collines,—un architecte chrétien passa devant le Panthéon. Cette merveille de

(1) L'honorable Juge A. B. Routhier.

l'art païen attira son attention : il l'étudia « Mon Dieu, se dit-il, est-ce que le génie du christianisme ne pourrait élever semblable monument à la gloire de votre nom ! » Il dit, et quelques années plus tard la majestueuse coupole de St. Pierre portait à 424 pieds du sol, presque dans la nue, audessus de Rome étonnée, la croix sainte du Rédempteur du monde.—Michel-Ange triomphait, l'art païen venait de trouver son maître, car la coupole de St. Pierre c'est le Panthéon lui-même avec ses vastes dimensions, c'est le Panthéon assis sur le plus beau temple de l'univers. « Michel-Ange, s'écrient les romains, Michel-Ange a bâti dans les airs ce qu'Agrippa construisit sur la terre. »

La coupole est en tous points digne de l'édifice qu'elle couronne, et l'édifice lui-même est l'un des triomphes les plus étonnants de l'architecture moderne.

C'est le temple le plus vaste, c'est la plus magnifique église du monde. Elle a la forme d'une croix latine dont l'arbre mesure 575 pieds de long ; les deux bras atteignent 419 pieds. Trois nefs divisent la basilique dans le sens de sa longueur ; celle du milieu a 82 pieds de large, et audessus de nos têtes, à 142 pieds du sol, s'arrondit la voûte qu'enrichissent des caissons magnifiquement ornés. Sous la coupole qui laisse entre son faîte et le parvis un espace libre de 321 pieds, au point d'intersection des bras et de l'arbre de la croix se trouve la confession des saints apôtres Pierre et Paul ; c'est le tombeau même qui renferme une partie des restes de ces princes de l'Eglise ; au dessus du tombeau, le maître autel que couronne un superbe baldaquin en bronze doré, supporté par quatre colonnes torses et haut de 86 pieds.

Pardon, Mesdames et Messieurs, mais je dois renoncer à vous décrire St Pierre de Rome si je veux ne pas vous retenir ici jusqu'à la prochaine aurore. Il me suffira de vous dire avec l'hon. juge Routhier : « *St Pierre*, c'est la pétrification de « l'Eglise catholique ! C'est la grande « société divino-humaine faite mo« nument ! L'épouse du Christ qui « a pris un corps, bâti en pierre, sur « la pierre, par Pierre et pour Pierre ! « C'est le monument des monu« ments et le plus beau temple que « la main de l'homme ait jamais « élevé à la Divinité. »

En d'autres termes, c'est la glorification de l'architecture par une pensée divine. Dans cette création la plus hardie que l'on connaisse, dit l'auteur des Trois Rome, l'art chrétien a trouvé l'espace nécessaire pour développer dans toute sa magnificence l'idée de l'église catholique. Sur les vastes parois de la coupole de Michel Ange et dans son élévation de 300 pieds, la mosaïque, peinture immortelle, représente, sous les plus brillantes couleurs, l'église triomphante avec ses glorieuses hiérarchies : les saints, puis la Reine des saints et des anges, puis l'auguste Trinité, puis l'infini, puis la Croix dominant l'éternité et l'immensité, comme elle domine le temps et l'espace.

Et ce n'est pas là le seul chef-d'œuvre que possède la ville éternelle. Sur toutes ses places publiques, dans ses innombrables églises, dans ses musées, dans ses palais, partout enfin, s'accumulent les trésors de la peinture, de la statuaire, de l'architecture. Les princes de l'art ont vécu dans son enceinte sacrée, et sous la haute et intelligente protection des papes, le pinceau de l'artiste, le ciseau du sculpteur ont créé des prodiges et multiplié les chefs d'œuvre. On a fouillé les ruines ; on a exhumé les productions de l'art païen et Rome est non seulement devenue le centre de la catholicité, mais elle est restée le berceau et la patrie des beaux arts. C'est dans ses murs que vous trouverez l'Apollon de Bellevedère, le groupe du Laocoon, la statue de St-Bruno, le Moïse de Michel Ange, la Transfiguration, la Communion de St Jérome, la fontaine Pauline, celle de Trévi et de la place Navone, la royale façade de St-Jean de Latran et mille autres beautés que le génie de

l'homme a créées et qu'il me serait trop long d'énumérer.

Où porterons-nous maintenant nos pas ? Voici Naples qui semble nous dire qu'à part de ses beautés naturelles, elle peut encore offrir à notre admiration de rares chefs d'œuvre artistiques. Herculanum et Pompeï sont à ses portes, et sous le drap mortuaire qui recouvre ces deux villes détruites on trouve tous les ans les productions d'un temps qui n'est plus. A ce point de vue, Naples est intéressante à visiter, car elle regorge de toutes les richesses qu'on retire de Pompeï et d'Herculanum. Peintures à fresques, quadriges, statues en marbre ou en airain, mosaïques : Naples s'empare de tous ces trésors qui deviennent l'ornement de ses vastes musées. C'est à Naples qu'on peut voir, provenant des ruines de Pompeï cette célèbre mosaïque qui représente la bataille d'Issus et la victoire d'Alexandre sur Darius.

C'est l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de l'antiquité. On y voit aussi le *Taureau Farnèse*, groupe non moins admirable dû aux ciseaux d'Apollonius et de Tauriscus, artistes de Rhodes

Par elle-même la ville de Naples n'est rien et si elle n'avait pas au moins la musique qu'elle cultive avec un rare bonheur, elle serait certainement sur cette terre d'Italie, des beaux arts la plus ingrate des élèves.

On a dit quelque part que l'histoire de l'architecture n'est pas autre chose que l'histoire de la ligne et de son ascension progressive vers le ciel.

D'abord droite et horizontale, comme dans les anciens temples de la Grèce, la ligne se ploie et se courbe pour donner le plein cintre, forme générale qu'adopte l'architecture aux premiers âges de l'art chrétien.

« Mais levez les yeux, dit Ste Foie, et tenez les le plus haut que vous pourrez, si vous voulez suivre la ligne dans son vol audacieux : elle ne monte plus seulement : elle court, elle s'élance, elle s'étend, elle s'allonge comme pour saisir le ciel. Auparavant, l'arc formé par la courbure de la ligne était comme débandé ; mais dans l'ogive l'arc est tendu et semble faire effort pour décocher vers le ciel les prières que l'âme repand dans le temple du Seigneur. »

C'est l'impression que nous a produite la cathédrale de Milan, après St-Pierre de Rome la plus belle église du monde et l'une des plus grandes merveilles de la chrétienté. C'est une croix latine à cinq nefs mesurant 490 pieds de long, 186 pieds de large, avec un transept de 286 pieds. La hauteur du pavé à la voûte est de 150 pieds ; du sol à l'extrémité de la statue de la Ste-Vierge au sommet de la grande aiguille il y a 370 pieds.

Tout l'édifice est en marbre blanc. Six pilastres ornent sa façade qui contient 47 bas reliefs retraçant des sujets de l'Ancien Testament ; 250 statues la décorent.

On peut dire de la cathédrale de Milan qu'elle est l'église aux statues. Les pilastres de sa façade et ceux qui entourent l'église à l'extérieur se terminent par de véritables aiguilles en marbre supportant autant de statues colossales ; certains piliers de l'intérieur en contiennent jusqu'à quarante-huit. Bref, la cathédrale a 137 aiguilles qui jaillissent jusqu'à la nue et 7000 statues toutes en marbre comme le temple lui même.

Vue à distance, la cathédrale de Milan vous apparait avec toutes ses merveilles comme une véritable valencienne ; c'est le marbre fait dentelle.

Près du maître autel il y a une magnifique chapelle souteraine où répose le corps de St-Charles Borromée dont tout Milan va célébrer dans un instant la fête glorieuse, car à l'heure qu'il est l'aurore du quatre novembre succède aux ombres de la nuit dans l'ancienne capitale de la Lombardie.

Je ne vous parlerai pas, Mesdames et Messieurs, des autres villes italiennes, au point de vue de l'art. Elles reproduisent toutes, plus ou

moins, quelques unes des beautés que nous venons d'admirer. Assise Lorette, Bologne, Venise, Padoue, Pavie, Turin concourent avec Gènes, Pise, Florence, Rome, Naples et Milan à faire de l'Italie la terre classique des beaux arts, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture.

Mais c'est surtout dans l'architecture religieuse que se déploie la magnificence du peuple italien C'est là l'impression que reçoit tout voyageur visitant ces contrées

> Où le génie et les arts et la gloire
> Dans leurs accents é ectrisent le cœur.

C'est aussi celle que je voudrais vous communiquer en ajoutant, avec Riancey, qui me pardonnera de changer un peu ses paroles pour les besoins de la circonstance : rien ne coûte aux Italiens pour les temples du Seigneur.

Des confréries se forment, des confréries innombrables qui dispersent leurs sculpteurs, leurs maçons, leurs architectes. Quand les constructeurs habiles ne sont pas assez forts, le peuple arrive par mille, par cent mille, et, tous ensemble, ils entassent, pierre sur pierre, ces gigantesques monuments qui montent jusqu'aux cieux. Or, ce n'est pas un amas confus, une aggrégation pesante comme les pyramides : la *cathédrale*, c'est un poëme, c'est une harmonie religieuse, c'est un drame qui compte ses statues et ses personnages par myriades, qui commence à la Nativité de la Sainte Vierge et se termine au jugement dernier, ou bien qui prend l'humanité à son berceau entre les mains du créateur, pour la mener à travers une longue procession de patriarches, de rois, de saints, de martyrs, jusqu'à cette péripétie redoutable du dernier jour, jusqu'à la joie des élus, jusqu'aux angoisses éternelles des damnés.

Quelle merveille qu'une de ces majestueuses nefs lancées à quatre cents pieds dans les airs, toute parée de ses guirlandes de fleurs, toute percée de ces lumineuses ogives, toute vivante de ses innombrables statues, élevant ses flèches aigues comme un soupir d'amour et de reconnaissance, portant au front la glorieuse bannière du Christ, signe de salut et de rédemption, ou l'immortelle statue de la reine des cieux, et étendant sa grande ombre protectrice sur la cité agenoullée à ses pieds !

Que de pensées, que de poésie répandues dans tous les membres de ce vaste corps, sur ses corniches, sur ses chapiteaux, dans ses verrières inimitables, dans ses galeries, dans ses tours, dans ses coupoles, jusque dans les angles les plus obscurs ! Que de vies d'hommes enfouies sous ces sculptures miraculeuses, que d'âmes humbles et ardentes usées pour la gloire de Dieu à des travaux ignorés, à de mystérieux labeurs ! Qui dira le nom de tant d'hommes au génie exalté dont la pensée concevait le plan de ces immenses basiliques ? Il fallait des siècles pour realiser leur création, des générations entieres se renouvelaient en apportant chacune sa pierre à l'édifice géant, et pour toute récompense, pour tout bonheur en ce monde, l'architecte demandait la faveur d'être enterré sous le seuil de son église ; et bien souvent sous la pierre sans nom, ses ossements oubliés avaient blanchi avant que l'œuvre fût à demi consommée.

Ils resteront toujours ces indestructibles chefs-d'œuvre de l'art, ils resteront comme un témoignage du passé, comme un espoir de l'avenir. Le souffle du christianisme les emplit et ils respirent la foi et l'amour ; ils se dégagent des affections et des entraînements de la terre : la matière est presque bannie de leurs ornements. Voyez ces statues, à peine ont-elles conservé la forme humaine ; elles sont tout sentiment, tout âme ; elles prient, elles souffrent, elles adorent. La pierre disparait sous l'idée, la forme sous le fond, la matière sous l'esprit. Et elles sont là depuis bien des siècles, les pieuses basiliques ; elles s'élèvent comme un hymne incessant, comme une supplication perpétuelle ; elles portent au Seigneur les mérites et les vertus de tant de saints dont

elles gardent les reliques, dont elles couvrent les tombeaux ; le Seigneur entendra leur prière et le temps n'est pas loin peut-être où, sous leurs voûtes antiques, se réveilleront les vieux enthousiasmes et les brûlantes convictions des vrais enfants de la Papauté.

Il est un autre temple que l'on retrouve partout dans le plus humble village comme dans la plus opulente cité de la vielle Ausonie : c'est celui du souvenir. A cette heure avancée de la nuit il n'est pas facile d'y pénétrer ; les portes en sont closes. Mais vienne un nouveau soleil, quelqu'éloigné qu'il puisse être, et si, ce dont je remercie Dieu pour aujourd'hui, un auditoire aussi bienveillant et aussi sympathique m'est encore donné, nous pénétrerons ensemble dans ce mystérieux sanctuaire. Nous y verrons inscrites sur le marbre des monuments, sur les sables des arènes et, mieux encore, dans le cœur de tout un peuple, ces mémorables actions du passé, ces nobles gloires d'une lutte gigantesque où le gladiateur chrétien, armé de la seule croix de son Dieu, terrassa les lions du Collisée et brisa le sceptre des Césars.

Je vous laisse emportant avec moi cet espoir qui trouve son excuse dans ces généreux applaudissements, dans cette flatteuse approbation que vous avez bien voulu me donner, et pour lesquels je vous offre en retour l'expression de ma plus profonde gratitude.

PH. LANDRY.